
1^{er} Novembre

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS



Puisque cette fête est consacrée à la gloire et à la vénération de tous les Saints, il est bien juste que nous ne le passions pas sans leur faire un éloge commun, et qui donne aux fidèles une idée générale de leur excellence. Mais il faut auparavant que nous disions un mot de la fête même, afin qu'on sache quand elle a commencé et quel a été le sujet de son institution. Le pape Boniface IV, qui vivait à l'entrée du VII^e siècle et sous l'empire de Phocas, au lieu de détruire le Panthéon, c'est-à-dire le temple de tous les dieux, que Marc-Agrippa, favori d'Auguste, avait fait bâtir, au rapport de Pline, en l'honneur de Jupiter le Vengeur, à cause de la bataille d'Actium que cet empereur avait gagnée sur Marc-Antoine et sur Cléopâtre, d'où il était devenu le maître du monde, purifia ce temple et le dédia sous le nom de la Sainte Vierge et de tous les Martyrs, et, comme l'assure le cardinal Baronius en ses *Notes* sur le Martyrologe, il y fit transporter vingt-huit chariots d'ossements des mêmes Martyrs, tirés des cimetières de la ville. Car, en même temps, il ordonna que tous les ans, au jour de cette dédicace, qui fut le 13 mai, on fit à Rome une grande solennité en l'honneur de la Mère de Dieu et de tous ces glorieux témoins de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce Panthéon était peut-être le seul monument illustre qui fût demeuré de l'idolâtrie. Les fameux temples d'Apollon à Delphes, de Sérapis à Alexandrie,

de Diane à Éphèse, de Marnas à Gaza, de Jupiter le Céleste à Carthage et de Jupiter le Capitolin à Rome, avaient été détruits. Il y avait même une loi de Théodose le jeune, qui était en vigueur en Orient et que nous trouvons encore dans le code Théodosien au titre *de Paganis*, qui ordonnait de détruire ces lieux d'abomination et de planter des croix sur leurs ruines. Cette conduite pouvait être jugée nécessaire dans les premiers temps du règne de l'Église, soit pour donner plus d'horreur des superstitions du paganisme, soit pour ôter toute espérance aux idolâtres de les jamais rétablir. Saint Grégoire-le-Grand en agit lui-même de la sorte à l'égard des temples d'Angleterre, au commencement de la conversion des Anglais. Mais depuis considérant qu'il n'y avait plus rien à craindre de l'idolâtrie terrassée et écrasée dans les principaux endroits de l'empire romain, il changea de manière d'agir, et jugea plus à propos de faire adorer Dieu, dans ces mêmes temples, où il avait été déshonoré. Boniface IV, qui monta sur le siège apostolique trois ans seulement après son décès, entra dans ce sentiment. Ce fut dans cette vue qu'il consacra le Panthéon, et que d'un temple où tous les démons avaient été adorés, il fit une maison sainte, destinée au culte religieux de tous les serviteurs de Dieu. On l'appela premièrement *Sainte-Marie-aux-Martyrs*, et maintenant on l'appelle *Notre-Dame-de-la-Rotonde*, à cause de la figure de ce bâtiment qui est en rond.

Mais c'est au pape Grégoire IV que l'Église est redevable de l'établissement de la solennité générale de tous les Saints. Sigebert, en l'année 835, nous apprend que ce Souverain Pontife ; étant venu en France, l'y fit célébrer de concert avec le roi et les évêques. Depuis, par conformité, la fête s'est répandue par tout l'Occident, et le pape Sixte IV, en 1580, lui a donné une octave : ce qui l'a rendue encore plus célèbre.

Au reste, l'Église a été portée à cette institution pour plusieurs raisons très-importantes. Une des principales a été d'honorer, par cette fête, les Saints qui n'ont pas leur solennité particulière dans le cours de l'année ; soit parce que leur sainteté, ou même leurs noms ne nous sont pas connus ; soit parce que, bien qu'ils soient dans nos Martyrologes, et qu'on y récite tous les ans leurs noms aux jours de leurs triomphes, leur nombre infini empêche qu'on leur rende un culte distinct et séparé. Certainement, il n'était pas juste de laisser sans honneur ces admirables héros du Christianisme, qui ont fidèlement servi Dieu durant leur vie mortelle et emploient continuellement leurs prières dans le ciel pour nous obtenir le pardon de nos péchés, et des grâces toutes puissantes pour arriver au bonheur dont ils sont déjà possesseurs. Il fallait donc une fête commune qui les comprit tous, et qui fût comme un hommage général de toute l'Église militante envers toute l'Église triomphante.

Une seconde raison de cette institution a été de réunir tous les fidèles dans le culte religieux qui est dû à ces amis de Dieu ; car il est certain que, sauf un petit nombre dont on célèbre la fête avec plus de solennité et par la cessation

des oeuvres serviles, ce qui fait que le peuple s'assemble avec le clergé pour entendre leurs éloges et chanter leurs louanges, les autres ne sont presque honorés que des ecclésiastiques ; le reste des chrétiens ne les connaît point, ou s'il les connaît de nom, leurs affaires domestiques ne leur permettent pas de leur rendre, aux jours qu'on en fait la mémoire, la vénération qui est due à leurs mérites. Il était donc bien juste d'instituer une fête des premières et des plus solennelles de l'année, où tous les fidèles, dégagés de l'occupation de leurs affaires et ne vacant qu'au culte divin, s'employassent tous d'un coeur et d'une voix à honorer cette armée de Bienheureux, que Dieu même prend plaisir à honorer.

Une troisième raison a été de donner lieu, tant aux ecclésiastiques qu'aux laïcs, de réparer, par une ferveur et une piété extraordinaires, les négligences qu'ils auraient commises dans la célébration des fêtes particulières. En effet, c'est une chose déplorable de voir la lâcheté et l'indévoction avec lesquelles on célèbre la plupart des fêtes des Saints, et même celles des Apôtres et des plus illustres d'entre les Martyrs. On peut dire en ces jours ce que le prophète Jérémie disait du temps de la captivité des Juifs : *Les chemins de Sion pleurent parce que personne ne vient de la solennité* ; peu de chrétiens s'y rassemblent pour ouïr la parole de Dieu, pour approcher des Sacrements et pour chanter les divins offices. L'Église fait ce qu'elle peut pour arrêter ce désordre en remontrant à ses enfants la nécessité qu'ils ont de se ménager ces puissants avocats et médiateurs dans le ciel ; mais, comme ces exhortations n'ont pas toujours le succès et le fruit qu'elle se propose, elle a sagement institué cette fête, afin que les fidèles, s'excitant à la dévotion par la vue d'une si grande solennité, suppléent en quelque manière au défaut des fêtes particulières.

Un quatrième motif, qu'elle a eu dans cet établissement, a été d'intéresser en même temps tous les Saints à sa défense, à sa protection et de les obliger à joindre leurs intercessions pour lui procurer des faveurs extraordinaires. C'est ce qu'elle témoigne elle-même dans l'office de ce jour, où elle demande à Dieu l'abondance de sa propitiation par le grand nombre d'intercesseurs qu'elle emploie auprès de sa divine Majesté, pour la fléchir et se la rendre propice. Enfin, la principale vue de cette mère charitable des chrétiens a été qu'il y eût un jour dans l'année destiné à leur proposer le bonheur inestimable des Saints, la gloire où ils sont élevés, les richesses dont ils regorgent et les délices dont ils sont saintement enivrés, afin qu'étant animés par la grandeur de cette récompense, ils travaillent plus courageusement à la vertu ; qui est l'unique moyen de s'en rendre dignes. Ces raisons doivent entièrement persuader, non-seulement de la justice, mais aussi de la nécessité de cet établissement.

Pour parler maintenant de l'excellence de ces bienheureuses créatures, qui composent la Jérusalem céleste, je remarque qu'il y a principalement trois choses qui relèvent une personne et nous la rendent recommandable : sa naissance, ses vertus et ses emplois : sa naissance ; si elle est illustre ;

ses vertus, si elles sont éminentes ; ses emplois, s'ils sont éclatants et glorieux. Or, ces trois choses se trouvent avec un merveilleux avantage dans ces habitants du paradis. Leur naissance est illustre, puisqu'ils sont tous nés de Dieu, qu'ils portent tous l'auguste qualité de ses enfants, et ensuite celle de frères de Jésus-Christ et de temples du Saint-Esprit. Vous devez observer qu'ils portent cette qualité d'une manière bien plus noble que nous ne faisons sur la terre ; car la grâce qui les fait enfants de Dieu est une grâce dominante, qui remplit toutes leurs facultés, sans y rien laisser des faiblesses de la génération de l'homme ; une grâce invariable qu'ils ne peuvent jamais perdre et qui ne leur sera jamais ôtée ; une grâce consommée, qui les rend actuellement héritiers de leur Père et les met dans la possession de son royaume. Leurs vertus sont suréminentes, puisque, excepté celles qui supposent quelque défaut et sont ensuite incompatibles avec le bonheur et la sainteté de leur état, ils les possèdent toutes dans un degré très-héroïque ; je veux dire celles qui les regardent eux-mêmes, et celles qui ont rapport aux autres créatures. Et qui pourrait représenter la plénitude de leur sagesse, l'ardeur de leur amour, l'étendue de leur reconnaissance, la ferveur de leur zèle, la profondeur de leur humilité, l'excellence de leur pureté, le calme et la paix de leur coeur, la perfection de leur justice, la grandeur de leur miséricorde et l'esprit d'union et de concorde qui règne entre eux ? Pour leurs emplois, il n'y a rien de si éclatant et de si glorieux. Saint Augustin les réduit à trois qui sont sans doute les principaux : voir Dieu, aimer Dieu, louer Dieu ; voir Dieu intuitivement, et tel qu'il est lui-même ; aimer Dieu pleinement et de toutes les forces et les puissances de l'âme ; louer Dieu infatigablement et de la manière dont il est digne d'être loué. C'est ce que font les Saints dans le ciel, et ce qu'ils feront dans l'éternité. Voilà leur emploi et leur fonction, qui est aussi l'occupation de Dieu avant tous les siècles et durant toute la durée de son être.

D'ailleurs, quelle langue pourrait exprimer les charmes et les douceurs de leur béatitude ; le Roi-Prophète n'en parle que par étonnement : *O Seigneur, ô mon Dieu, que les délices que vous avez réservées pour ceux qui vous craignent sont abondantes et excessives !* Saint Paul, après le prophète Isaïe, nous assure que ces biens sont si éminents, que l'oeil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu et que le coeur de l'homme n'a jamais rien conçu qui leur soit comparable. Et saint Augustin dit dans le même sens que cette splendeur, cette beauté et cet éclat qui nous sont préparés, et dont les Saints jouissent déjà, sont au-dessus de tous les discours et de toutes les pensées des hommes. D'où il faut inférer qu'elles surpassent toute la gloire de Salomon, toute la magnificence des césars, toutes les richesses des rois, toute la pompe des triomphes, tous les plaisirs des sens et toutes les raretés de cet univers. Sainte Catherine de Sienne, en ayant vu dans l'un de ses transports une montre et un échantillon, ne pouvait s'empêcher, lorsqu'elle fut revenue à elle-même, de s'écrier : *J'ai vu des merveilles, j'ai vu des merveilles !* Et

comme son confesseur la pria instamment d'expliquer ce qu'elle avait vu, elle lui répondit à peu près ce que nous lisons dans le même saint Augustin, au traité 34 sur saint Jean : *On peut aimer cette béatitude, on peut la désirer avec ardeur, on peut soupirer après elle ; mais il est impossible d'en former des pensées ni d'en faire des discours qui répondent à son excellence.*

Sainte Thérèse en ayant aussi découvert quelques rayons dans un ravissement, voici ce qu'elle en écrivit ensuite dans le livre de sa vie : *Les choses que je voyais étaient si grandes et si admirables, que la moindre suffirait pour transporter une âme et pour lui imprimer un extrême mépris de tout ce qui se voit ici-bas. Il n'est point d'imagination ni d'esprit qui puisse se les figurer. Leur vue me causa un plaisir si exquis et embauma mes sens d'un contentement si suave, que je n'ai point de paroles pour les représenter. Et Notre-Seigneur me faisant voir cela, me disait : Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui m'offensent, et ne manque pas de les en avertir. Il me demeura de là un tel dégoût des biens et des satisfactions de ce monde, que tout ne me paraissait plus que fumée, que mensonge et que vanité.* Si un seul rayon, une image faible et imparfaite de la béatitude que Dieu faisait voir en passant à ces saintes âmes, les portait à parler de la sorte, quelle est, je vous prie, ce bonheur en lui-même, et quelle gloire possèdent les Saints, non plus dans les ténèbres de cette vie fragile et misérable, mais dans les splendeurs d'une vie qui ne finira jamais.

Saint Augustin, que j'ai déjà cité, en était dans une telle admiration, qu'il nous a encore laissé ce sentiment si noble et si pieux au livre III du *Libre arbitre*, que, quand on n'en devrait jouir qu'une heure seulement, il faudrait acheter cette heure par la privation des richesses et des délices d'un million d'années. Et nous entrerons nous-mêmes aisément dans la pensée de ces hommes divins, si nous considérons d'un côté la grandeur de la puissance, de la bonté et de la magnificence de Dieu ; de l'autre, l'étendue des mérites de Jésus-Christ ; et de l'autre enfin, ce que les prédestinés ont fait et souffert pour arriver à cette récompense. Mais, comme ces trois points nous mèneraient trop loin, je les laisse à la méditation des lecteurs, pour marquer plus en détail en quoi consiste cette béatitude.

Le savant Dace, et après lui saint Thomas et toute la théologie, la définissent : *Un état qui renferme tous les biens dont un être intelligent est capable, et qui, dans ce concert sacré, n'a nul défaut ni imperfection.* Ce qui fait que nous y distinguons trois choses : la première est l'exemption de toutes sortes de maux ; la seconde est la possession et la jouissance de la plénitude de tous les biens ; la troisième est la consistance et l'immutabilité de l'un et de l'autre.

Pour la première, nous en ferons d'autant plus d'état, que nous ressentirons plus vivement le poids des misères dont nous sommes environnés : nous en avons une belle description dans le chapitre 21 du livre des *Méditations*,

attribué à saint Augustin : *Que je m'ennuie, dit-il, Seigneur, de cette vie et de ce pèlerinage ! Cette vie est une vie misérable, une vie caduque, une vie incertaine, une vie laborieuse, une vie pleine de péchés, une vie que l'on doit plutôt appeler mort que vie, puisqu'il n'y a pas un seul de ses moments où nous ne mourions par une pente continue à la mort. Et comment pourrions-nous appeler vie un état où les humeurs nous suffoquent, les infirmités nous consomment, le feu intérieur nous dessèche, l'air nous infecte, les aliments nous corrompent, les jeunes nous affaiblissent, les divertissements nous relâchent, la retraite nous afflige, les affaires nous inquiètent, l'oisiveté nous abrutit, les richesses nous enflent, la pauvreté nous consterne, la jeunesse nous élève et la vieillesse nous abat ?* Nous sommes sujets en cette vie à la faim et à la soif, au chaud et au froid, à la douleur et aux maladies ; mille accidents fâcheux, mille chagrins et inquiétudes, mille traverses et persécutions troublent perpétuellement notre repos ; nous ne sommes presque pas un instant sans quelque souffrance ; la mort enfin est inévitable, et ce que les gens de bien trouvent infiniment plus terrible que la mort, les tentations nous pressent et nous entraînent au péché, et le péché, s'il n'est effacé par nos larmes, nous précipite dans une seconde mort, qui est la mort éternelle. C'est ce qui a porté tant de Saints à déplorer le jour de leur naissance, et les a fait soupirer après la fin de cet exil, où ils ne voyaient que des pièges, des embûches et des naufrages.

Mais nul de ces maux ne se trouve dans le séjour des Bienheureux. Ils n'ont plus ni faim, ni soif, ni lassitude. Ils ne sont plus exposés aux injures et aux méchancetés de l'air. Jamais leur corps, après la résurrection, ne sentira de douleur ni de maladie ; jamais leur âme n'aura la moindre atteinte de chagrin et de tristesse. Il ne se trouve personne dans leur demeure qui veuille ni qui puisse leur nuire ; les démons en sont bannis, les impies n'y ont point accès ; ils n'y entendent que des louanges, des applaudissements et des bénédictions ; la mort n'en peut nullement approcher ; ils ne la craignent point, parce qu'ils l'ont parfaitement vaincue et qu'ils sont devenus immortels. Enfin, ce qui fait leur plus grande joie, c'est qu'ils ont leur volonté si fortement et si inviolablement attachée à celle de Dieu, qu'ils sont incapables de s'en séparer et de commettre aucun défaut. O bonheur inestimable ! ô félicité merveilleuse !

Si la béatitude des Saints est une exemption et un affranchissement de toutes sortes de maux, elle est aussi un concert bienheureux de tous les biens imaginables. On distingue ordinairement trois sortes de biens : les biens extérieurs, les biens du corps et les biens de l'âme ; les biens extérieurs, comme l'estime, l'honneur, les richesses, les compagnies charmantes, les demeures agréables, les habits et les ameublements précieux ; les biens du corps, comme la santé, la bonne grâce, la vivacité des organes et les satisfactions des sens ; les biens de l'âme, comme la science, les vertus, la sainteté et la possession du souverain bien. Or, nul de tous ces biens ne

manque à la béatitude ; car, pour commencer par les biens de l'âme, j'ai déjà dit que les Saints possèdent la grâce et toutes les vertus dans un degré suréminent, et qu'ils sont invariablement établis dans cette possession. Ils possèdent aussi toutes les sciences, et celui qui ne savait rien sur la terre, en entrant dans le ciel, devient infiniment plus savant que les Socrate, les Platon et les Aristote, et que l'ont été ici-bas les Ambroise, les Augustin et les Chrysostome ; mais ce qui fait la perfection et la consommation de la béatitude, c'est qu'ils voient Dieu en lui-même, lui qui est la première et la souveraine vérité, et qui comprend toute vérité. Ils le voient non pas obscurément et par des images, des représentations et des figures, comme on peut le voir sur la terre dans une très-haute contemplation ; mais intuitivement et tel qu'il est, et comme lui-même les voit et les connaît : expressions admirables qui sont toutes tirées de saint Paul et de saint Jean. Quand nous voyons une personne, nous ne voyons que son visage, et de son visage même nous ne voyons que la surface et le dehors ; mais nous ne voyons point la perfection intérieure de ses yeux, de son cerveau, de ses nerfs, de ses muscles, de ses artères et de ses veines, ni l'économie merveilleuse de toutes ces parties si industrieusement ajustées pour leurs offices et leurs mouvements. De plus, nous ne voyons point son âme, son entendement, sa mémoire, sa volonté, ses sciences, ses vertus ni ses adresses, qui sont les plus beaux ornements qui soient en elle.

Mais les Saints, en voyant Dieu, pénètrent dans toute la profondeur de son être, de sorte qu'il n'y a rien de lui qui leur soit caché. De plus, ils voient en lui tous les autres mystères de la foi, tout ce qui appartient à l'économie générale du rachat et du salut du genre humain.

Ils voient tous ces mystères sans obscurité et sans aucun doute, mais avec toute l'assurance et la clarté dont une chose peut être connue ; et ils les voient, non pas par des connaissances multipliées et redoublées, mais par un seul acte très-pur et très-simple, qui, en pénétrant l'essence divine, y lit distinctement ces desseins et ces oeuvres de son adorable Providence.

Je n'ai point parlé de la connaissance qu'ils ont de toutes les choses naturelles : de l'architecture et des justes proportions de l'univers, des propriétés et des industries de chacune de ses espèces, et de ces beaux secrets qui occupent l'esprit et usent l'intelligence de nos savants. Ils voient tout cela à découvert ; mais, comme dit saint Augustin, ce qui les rend bienheureux, ce n'est pas de voir les créatures, mais de voir cet Être immense, infini, éternel et immortel qui les a créées et qui en renferme une infinité d'autres dans les trésors de sa puissance. Mais qui pourrait exprimer la joie et le contentement qu'ils reçoivent de cette vision ? Si nous avons tant de plaisir à voir ces palais magnifiques que les rois se font faire pour charmer leurs ennuis, et si la découverte d'une vérité de la nature qu'un philosophe a recherchée avec beaucoup d'études, lui cause tant de satisfaction, quel plaisir et quelle volupté sera-ce de voir face à face cette Beauté inestimable, cette

Vérité souveraine, cet Être infiniment parfait, qui est lui-même toute vérité : que dis-je, de le voir ? mais, en le voyant, de le posséder, de lui être uni et de demeurer inséparablement attaché à lui.

De cette connaissance, il naît dans l'âme des Bienheureux un excellent amour, qui achève leur sainte transformation en Dieu. Quelles sont les délices, quelle est la suavité de cet amour ? C'est le goût du plus charmant et du plus agréable de tous les objets ; c'est la jouissance de la douceur même et du principe infini de toutes les douceurs ; c'est l'embrassement éternel et immuable du souverain Bien ; c'est le repos dans la fin dernière ; en un mot, c'est ce que l'Évangile appelle entrer *dans la joie du Seigneur* ; parce qu'en effet, toute la joie de Dieu vient de la connaissance et de l'amour qu'il a de sa bonté et de ses adorables perfections.

Voilà quelque chose des biens de l'âme qui composent, dès maintenant, la béatitude des Saints. Pour les biens du corps, ils ne les auront qu'après leur résurrection ; mais qu'ils seront admirablement récompensés de ce peu de retard ! Ils auront une vie tranquille et imperturbable, et une beauté au-dessus de toutes les beautés. Tous leurs sens et tous leurs organes seront parfaits et jouiront de toutes les chastes délices dont ces facultés corporelles sont capables. De plus, les corps des Bienheureux seront revêtus de quatre excellents privilèges qui les rendront des chefs-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu : de la *clarté*, qui les fera plus lumineux et plus éclatants que le soleil ; de *l'agilité*, par le moyen de laquelle étant déchargés de leur pesanteur naturelle, et plus légers que les oiseaux et que les traits, ils se transporteront, en un clin d'oeil, du ciel en terre, et d'un bout du monde en l'autre ; de la *subtilité*, qui, sans leur ôter leur condition de substance corporelle et matérielle, ni la solidité qui leur est propre, les dégagera tellement des affections terrestres et grossières de la matière, qu'ils seront comme spirituels ; enfin, de *l'incorruptibilité* et de *l'immortalité*, qui les mettra à couvert de toutes les altérations auxquelles les corps sublunaires sont sujets. Au reste, toute cette gloire corporelle naîtra de celle de l'âme, comme celle de l'âme naît de l'union intime qu'elle a avec Dieu ; et ainsi se vérifiera cette parole de l'apôtre saint Paul : *Dieu sera toute chose en tous*. Je laisse au lecteur à méditer plus profondément le bonheur de cet état, et la félicité d'un Saint qui a une âme et un corps remplis et inondés de tant de biens. Il faut encore dire quelque chose des biens extérieurs.

Quelle est premièrement la beauté du lieu où ils passeront leur éternité bienheureuse ? Certainement les palais les plus magnifiques et les chambres les plus superbes des princes de ce monde ne sont que comme des trous de la terre ou des nids d'hirondelles, en comparaison de cette maison que Dieu leur a préparée. Saint Jean nous en fait la description dans *l'Apocalypse*, et nous dit que ses murs sont de jaspe, que ses douze portes sont autant de perles fines, qu'elle est fondée sur douze pierres précieuses, et que ses rues sont pavées de fin or, aussi luisant que le cristal. Ce n'est là qu'une esquisse

de sa magnificence et une faible représentation de ce qui en est effectivement ; mais nous devons inférer de là que toutes les beautés et les richesses de ce monde mises ensemble sont infiniment au-dessous des charmes d'un séjour si ravissant. Sa grandeur surpasse l'étendue de tout le reste de l'univers ; sa clarté efface celle du soleil et de toutes les étoiles ; sa matière est toute céleste ; sa structure est un chef-d'oeuvre de la main de Dieu, où la symétrie et toutes les proportions sont admirablement gardées.

Quelle est encore la douceur de la compagnie avec laquelle les Bienheureux vivront éternellement ! Elle n'est composée que d'amis, de justes, de saints, d'enfants de Dieu, de victorieux et de conquérants. C'est une république sacrée d'où tous les méchants sont bannis, et où il ne se voit que des gens de bien et des personnes confirmées en grâce. Voulez-vous savoir quels sont les membres de cette république, les citoyens de cette ville, les habitants de cette maison ? Ce sont les anges, les archanges, les principautés, les puissances, les vertus, les dominations, les trônes, les chérubins, les séraphins, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les saintes veuves, les pénitents et les enfants décédés dans la grâce du baptême ; tous sans péché, sans tache et sans nulle souillure ; tous ornés des plus hautes vertus et d'une incomparable sainteté ; tous plus luisants que le soleil, plus beaux que la lune et plus charmants que tout ce qui peut frapper nos sens ; tous unis du lien indissoluble d'une parfaite charité. Quel plaisir d'être toujours avec des personnes de si grand mérite, de leur parler, de jouir de leur conversation, et de recevoir d'eux, à tous moments des témoignages d'amitié et de cordialité ! Quelle satisfaction de voir la Reine des anges, d'approcher de son trône, d'entendre ses paroles pleines de douteur, d'avoir la liberté de l'entretenir et d'être continuellement honoré de ses regards ! Quelles délices de contempler Jésus-Christ dans sa gloire, d'avoir accès devant sa majesté, et d'être vu favorablement de lui ! En vérité, quand il faudrait pour cela endurer tous les supplices des martyrs et toutes les peines du purgatoire, nous devrions croire que l'on nous donnerait pour rien un si grand bonheur.

Je ne parlerai point des autres biens extérieurs qui entrent encore dans la composition de cette béatitude. Le Roi-Prophète faisant réflexion sur les honneurs dont ils sont comblés, dit qu'ils sont sans mesure, et semble même y trouver de l'excès : *Seigneur mon Dieu, vos amis sont trop honorés.*

Il me reste à dire ce que néanmoins j'ai déjà répété plusieurs fois : que cette béatitude n'aura jamais de fin ; elle durera autant que la puissance de Dieu, autant que la sagesse de Dieu, autant que la bonté de Dieu, autant que l'être de Dieu, c'est-à-dire éternellement. Les siècles et les millions de siècles passeront, mais pour elle, elle ne passera point. Ce qui est admirable, c'est qu'elle est et sera toujours nouvelle, sans causer jamais aucun dégoût ni aucun ennui. Peut-on avoir la foi et être persuadé de ces grandes vérités, et ne pas faire des efforts extraordinaires pour arriver à un tel bonheur ? Que ne fait-on

pas pour obtenir une charge, pour amasser un peu de bien, pour se conserver un moment de santé et de vie, et pour se maintenir dans l'honneur ? Et, cependant, tous ces avantages ne sont rien en comparaison de cette éternité de vue et de possession de Dieu. N'épargnons donc point notre peine pour nous en rendre dignes. Observons fidèlement les commandements de notre souverain Maître ; souffrons avec patience et avec joie les peines et les afflictions de cette vie ; fuyons le péché plus que l'enfer même, et que rien ne soit capable d'arracher jamais de notre volonté un seul consentement contraire à notre devoir. Si nous sommes si malheureux que de tomber dans le crime, n'y demeurons pas une seule heure, sortons-en ai plus tôt par la contrition du coeur et par les mouvements d'une sincère pénitence. Gagnons par nos bonnes oeuvres une récompense si précieuse. Enfin, ne perdons pas un si grand bien, lequel, étant une fois perdu, ne peut plus jamais être recouvré.

Nous avons dans l'exemple des Saints les voies sûres pour parvenir à ce terme bienheureux où ils sont parvenus ; on peut les voir dans tout le cours de cet ouvrage.

Pour ne point perdre un si grand trésor, ayons aujourd'hui recours à ces admirables citoyens du paradis. Ils sont puissants, ils sont bons, ils connaissent notre faiblesse, ils savent eux-mêmes, par leur expérience, les difficultés qu'il faut surmonter pour marcher sur leurs vestiges ; ils ne manqueront pas d'écouter nos prières et de les porter devant le trône de la majesté de Dieu.

* * *